

REZ'ARTS Prod

# DJEDDI



Mon grand-père



Un film de  
JOWAN LE BESCO



## Synopsis

Au cœur du Sahara algérien, Boukhani le Touareg centenaire veille sur la vallée d'Issendilène. Ses journées sont rythmées par le mouvement du soleil, les prières, les visites de ses enfants, de son petit-fils Sidi Ali, de son ami Abdallah ou du chat Farah.

C'est la vie du désert qui se déploie : le temps est comme suspendu, le regard se pose et chaque détail trouve naturellement son importance aux côtés de Boukhani, gardien du patrimoine immatériel de l'humanité.



## Entretien avec Jowan Le Besco

### Qu'est-ce qui a suscité votre désir de filmer le désert ?

Dès mon premier voyage dans le Tassili, j'ai été saisi. Pas seulement par la beauté des lieux, mais aussi par le silence et cette immensité qui incite à regarder autrement, à réapprendre. Le désert n'est pas vide : il nous met à nu. Il agit comme un révélateur.

Chaque geste trouve une autre résonance. Partager un thé devient un rituel. Une bouteille laissée dans une guelta dit quelque chose de l'équilibre fragile du vivant. Filmer le désert, c'est filmer le réel dans ce qu'il a de plus pur, de plus universel. Mais je ne savais pas encore que j'allais faire un film autour de ce sentiment. Tout s'est cristallisé lorsque j'ai rencontré Boukhani.

### Pourquoi Boukhani ? Pourquoi cet homme-là ?

Boukhani incarne pour moi cette émotion liée au territoire, ainsi qu'à son histoire. Il est centenaire, touareg, et il rayonne de son vécu dans le Sahara. Il parle peu mais transmet beaucoup.

Il m'a accueilli comme un membre de sa famille, heureux de partager son quotidien. Il sait que son mode de vie est fragile. C'est un Imouhar - un « homme libre » - issu d'une culture ancestrale aujourd'hui confrontée aux pressions économiques, climatiques ou idéologiques. Je me suis senti privilégié d'être son interlocuteur, conscient que tout ça est précieux. Conscient aussi de son âge avancé.

J'ai perdu mon grand-père l'année précédant notre rencontre et Boukhani m'a immédiatement fait penser à lui. Les gestes. La lenteur. La mémoire qui s'efface doucement... Et cette dignité. J'étais bouleversé.

Boukhani a été profondément affecté par la mort de sa femme et en a perdu l'usage de ses jambes. J'ai voulu filmer ce moment de la vie où l'homme se montre sans filtre, dans toute sa vulnérabilité.

Comme avec Sidi Ali, son petit-fils. Quand je le voyais arriver au loin sur ses petites jambes pour lui rendre visite, cela m'émouvait à chaque fois. Il est, lui aussi, un personnage central du film. L'un est à la fin du chemin, l'autre commence à peine à marcher. Entre eux se transmet un lien silencieux, presque sacré. Pour Sidi Ali, cette relation avec son grand-père est un point d'ancrage. Pour moi, elle incarne une forme d'espoir.



## **Votre film questionne le patrimoine et la transmission. Quelle a été votre approche ?**

Boukhani porte l'histoire d'un peuple nomade, libre, résistant. Un peuple qui, malgré les épreuves, refuse d'abandonner son lien à la terre, à la langue, à la spiritualité. Le filmer, c'est sauvegarder une mémoire, celle des gestes, du quotidien. Quand Sidi Ali murmure à ses côtés, c'est toute une culture qui circule dans les interstices : le thé, les rituels, les mots en tamashek...

Mais je dirais que cette transmission se fait ici de manière intrinsèque. Un geste instinctif, un peu comme celui des artistes rupestres du Tassili qui ont laissé des peintures qui traversent le temps. Dix mille ans plus tard, elles nous parlent encore.

Pour moi, ce film est un moyen heureux de faire une place à la mémoire de nos ancêtres, à cette voie qu'ils ont tracée et à l'histoire qu'elle nous invite à écrire à notre tour.

## **Quel éclairage ce film apporte-t-il sur l'actualité ?**

À Issendilène, il n'avait pas plu depuis cinq ans. Le climat est dur, la végétation recule. Et pourtant, Boukhani reste là, gardien d'une vallée qu'il dit protégée par de « bons djinns ». Et en effet, cet endroit bénéficie encore d'une petite source d'eau. Elle a toute son importance : chaque être, qu'il soit humain ou animal, vient se désaltérer au même endroit. Porter notre attention sur cette partie du monde appelle à prendre conscience de l'unité planétaire.

Boukhani est témoin du temps. Il m'a parlé des caravanes, du nomadisme, de la mort de sa femme, de la guerre pour la France, puis pour l'indépendance de l'Algérie... C'est toute sa vie qui habite le film et l'on sait combien l'histoire intime est liée à la grande Histoire.

À l'heure où tout va vite et où l'on manipule les différences pour diviser le monde, Boukhani fait l'inverse : il reste. Il résiste, mais sans bruit. Par sa simple présence. Malgré son âge, il est tourné vers l'avenir, comme il accueille le présent, toujours curieux et ouvert avec les visiteurs de passage.



## **Comment s'est imposée la forme du film ?**

Très naturellement. Boukhani ne bouge presque plus : de sa chambre à sa terrasse, face à l'horizon. C'est son monde. Et pourtant, tout est là. J'ai décidé de filmer depuis son point de vue, à sa hauteur, avec patience. Peu de mouvements de caméra : dans ce contexte, ils prenaient trop de place. Je pensais à Ozu, à Chantal Akerman. Ce qui m'intéresse, ce n'est pas l'effet, c'est l'écho. Je voulais que le spectateur habite ce temps-là, le temps du vieil homme, le temps du désert.

Un jour, Boukhani m'a demandé pourquoi je filmais « ce moment-là ». J'ai répondu : « parce que c'est le premier rayon de soleil ». Il m'a regardé et a dit : « ça, c'est du bon travail ».

Au montage, j'ai cherché à prolonger l'expérience vécue. Faire confiance aux prises directes, que le spectateur fasse la même expérience que moi, qu'il prenne le temps de regarder ; de « lâcher prise », même. Il n'y a ni voix off, ni musique extérieure. Juste les bruits du monde et les silences. Et ces objets simples - tasse, théière, lampe - filmés comme des objets du néolithique. Ils me rappelaient les poteries anciennes que l'on retrouve encore, par fragments, enfouies dans le sable.

## **Que souhaitez-vous que le spectateur garde de ce film ?**

J'aimerais que le spectateur puisse ressentir ce que j'ai ressenti : la beauté se trouve dans les choses simples. Qu'il prenne goût à ce regard lent, à la fois actif et patient, comme l'est celui d'un animal ou d'un enfant. Ne pas chercher à comprendre, ni à juger. Etre présent au désert, au monde, à l'autre et à soi.

Un sentiment d'humilité, aussi... Boukhani ne parle jamais d'héritage et pourtant, il est là, gardien de notre histoire. De notre mémoire.

Il est mort alors que je terminais le montage. J'aime penser que le rencontrer à travers ce film, c'est prendre le temps de regarder ensemble, d'accueillir et d'honorer un héritage commun.

**« J'aime penser que le rencontrer à travers ce film, c'est prendre le temps de regarder ensemble, d'accueillir et d'honorer un héritage commun. »**



## Biographie du réalisateur

Jowan Le Besco est réalisateur et directeur de la photographie franco-algérien. En 2006, il réalise « Les Béquilles du Lama Yapo ». Diffusé sur Arte-La Lucarne et sélectionné dans le cadre de la 29e édition du Festival du Cinéma du Réel, ce premier long-métrage documentaire a notamment été distingué par Chris Marker, qui a écrit : « C'est un film magnifique. L'image contient tout ce qui lui est nécessaire, rien de plus, rien de moins, sans trace de complaisance esthétisante ».

Dans « Djeddi (mon grand-père) », son deuxième film, Jowan Le Besco rend hommage à ces racines qui nous lient à la nature, aux générations qui nous précèdent et à celles à venir.



### CRÉDITS

Un film écrit et réalisé par	JOWAN LE BESCO
Produit par	SAMIRA CLADY
Son	MARC NAMBLARD, THÉO CANCELLI
Prises de son additionnelles	FERNAND DEROUSSSEN, MAX LABARTHE
Assistants techniques	AHMED ABDOULAH, DAHMEN METHALI SIDI OUANILA, BACHIR MECHAR
Traduction	ABDALLAH ELIES, MANI MCHAOURI
Étalonnage	STÉPHANE MÉDEZ
Coordination	ABDALLAH ELIES
Production	REZ'ARTS Prod

